



Léo  
HENRY

# MILLE SAISONS



L'ÉVEIL  
DU PALAZZO



MILLE  
SAISONS

Léo  
HENRY

L'ÉVEIL  
DU PALAZZO

The title 'Mille Saisons' is rendered in a large, black, stylized serif font. The word 'MILLE' is positioned above 'SAISONS'. To the left of 'MILLE', the author's name 'Léo HENRY' is written in a smaller, white, sans-serif font inside a black, flame-like decorative shape. To the right of 'SAISONS', the publisher's name 'L'ÉVEIL DU PALAZZO' is written in a white, sans-serif font inside a similar black, flame-like decorative shape.

Roman publié sous la direction  
d'Erwann Perchoc

**Du même auteur :**

- *La Géante et le Naufrageur* (Mille Saisons T.1)

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir  
un bon de commande complet, deux adresses :

**Le Béalial'**  
35, avenue de la Gare  
77250 Moret-Loing-et-Orvanne  
France

**ou**

**[www.belial.fr](http://www.belial.fr)**

**venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>**

© 2024, le Béalial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2024, Stéphane Perger

Illustrations intérieures © 2024, Pauline J. Bhutia

Maquette intérieure et lettrage: Laure Afchain

Merci à Emma Gambaro pour sa participation à la relecture.

## Quelques personnages

### Au Quart Bas

Lazario  
Son Maître  
Bavardasse, agitateur

Cambitort, porcher  
Falsema, employé à la  
*Margelle du Lion*

Zozote, ramoneuse  
Pils, poète porteur d'échelle  
Tartre, comptable poivrot  
Niwé, furet  
Ëretche, furette

Ripateuf, nouveau-né

La Folle aux Chats

### Au Mitan

Ampourtine, sœur  
d'Aibequine  
Aibequine, sœur  
d'Ampourtine  
Myroxyle, verrier  
Parané, cheffe de gang

Jugon, assassin·e  
Itchatin, poids mort

Hatché, docker  
Risponda, docker  
Riflette, dockeuse  
Tsénévo, docker

### Aux Éminences

Squalide, alchimiste

### Au Palazzo

La Régentine

Sétrap, maître alchimiste  
Malaca, grande prêtresse

Interado, maître d'armes  
Contradit, préfète  
Spinifex, inquisitrice  
Synonyme, maréchal  
Alegransa, espionne  
Mof Escapar, bourreau

Ultra, voix nue

Gel





# 1

## La Canne



**M**ON NOM EST LAZARIO et cette histoire commence le soir où les soldates de la Régentine forcent la porte de la bicoque de mon Maître, espérant y débusquer l'agitateur connu, dans le Quart Bas de Pré aux Oies, sous le surnom de Bavardasse.

Voilà.

Il va te falloir relire cette première phrase. Je sais qu'elle est un peu longue et qu'elle contient déjà trop de mots qu'il me faudra t'expliquer.

Le langage est un outil dangereux et complexe à manier. J'ai beaucoup appris à ce sujet, durant les sept années que j'ai passées au service de mon Maître. Il m'a enseigné des termes nouveaux, bien sûr, mais aussi plusieurs usages pratiques que l'on peut faire de la langue.

Comment vexer quelqu'un à coup sûr, comment l'atteindre et le blesser, jusqu'à le suffoquer, parfois. Comment provoquer chez autrui les diverses formes du rire, depuis l'effarement joyeux jusqu'au plus sournois des persiflages. Comment partout se faire bien entendre, comment s'y faire bien voir. Et puis, surtout, comment cacher un sens sous un autre sens, et sous un autre encore.

Cet homme que j'ai servi, je ne l'appelle pas pour rien mon Maître.

Quant au début de notre histoire, le revoici.

Mon nom est Lazario et cette histoire commence le soir où les soldates de la Régentine forcent la porte de la bicoque de mon

Maître, espérant y débusquer l'agitateur connu, dans le Quart Bas de Pré aux Oies, sous le surnom de Bavardasse.

« Qui vive ? » crie mon Maître, bondissant de son tabouret.

Et, ce faisant, il renverse toutes les pièces disposées sur le petit plateau entre nous, les fous et les chevaliers, les prêtres et les monarques.

« Nous sommes la Garde Mauve. Nous sommes les bras du Palazzo. Où se cache Bavardasse ? » clame une des soldates en réponse.

Elles entrent. Elles sont entrées. J'en compte quatre, une cinquième à la porte.

Les femmes d'arme de la Régentine se montrent très rarement dans Pré aux Oies. Je ne les ai, jusqu'ici, jamais vues que de loin, lors des cérémonies de passage sur l'Esplanade aux Mille Visages ou des sorties publiques de l'Archopuissance. Ce sont des guerrières d'élite, entièrement consacrées au service de l'Astre du Milieu. Les Gardes sont réparties en six unités correspondant aux six parties du corps, aux six couleurs de l'arc-en-ciel et aux six saisons de l'année.

Les soldates qui interviennent ce soir sont entièrement vêtues de violet, de prune, de pourpre. Elles portent des protections de cuir et des bottes hautes, des casques à houppettes, toutes sortes de fanfreluches indiquant leur rang dans l'ordre universel. L'une brandit une torche à feu froid, une autre l'ordre d'arrestation ; toutes ont à la ceinture le sabre à lame torte, dans le maniement duquel elles sont passées maîtresses.

Un pion, basculé sur la tranche, roule à travers toute la largeur de la table. Tombe par terre avec un petit poc.

Le temps pour mon Maître de tâtonner à la recherche de sa canne, quatre des cinq sabres sont au clair. Les lames d'acier bleu diffractent les lumières.

« Pas un geste. »

Je me penche sous la table et disparaïs.

J'ai disparu.



Mon Maître lève vers les intruses son vieux visage ridé, tourmenté, plein d'ombres et de crevasses. Elles le voient un instant tel qu'il est : mal rasé, bistre comme une lune malade, avec, mal noué autour du crâne, un chiffon répugnant taché de sueur et de sanies, laissant deviner derrière le gouffre ses deux orbites vides. Sa main continue de palper l'air à la recherche du pommeau de sa canne d'aveugle.

« Un instant, voulez-vous ? grogne mon Maître. Vous m'avez fait peur. Laissez-moi seulement... »

– Contre qui jouiez-vous ? » demande celle des gardes qui serre toujours dans son poing le rouleau contenant le mandat d'amener.

Ce doit être la cheffe de l'escouade. Elle s'est approchée du plateau en désordre. Son gant en cuir violâtre en arpente les cases noires et blanches.

« Personne. Je ne joue bien que tout seul. »

Un silence tendu suit. Rien ne bronche dans la pièce. Je vois les genoux de la cheffe, à une paume de mon nez. Il suffirait qu'elle avance le pied pour me toucher. Que je fasse le moindre bruit, même involontairement, et je ne serai plus invisible.

« C'est très petit, chez toi, reprend la soldate.

– Ça me va. Je n'aime pas faire le ménage.

– Bavardasse a logé ici, pourtant. Où dormait-il ?

– Bonne question. À votre avis ?

– Je n'aime pas ce ton, l'infirme. Serait-ce de l'insolence ?

– Bonne question. À votre avis ? »

Mon Maître a gardé une intonation tout à fait égale, mais je sais qu'il sourit. Je peux sentir ses doigts caresser le bois de la canne.

« Dans les prisons du Tribunal, Il faut briser la glace dans les seaux d'aisance avant d'espérer boire une gorgée d'eau, poursuit la soldate. Tu vas regretter ton gourbi.

– Pas autant que tu vas regretter tes dents. »

C'est dit d'un ton très calme, très factuel.

Le bâton qui sert à mon Maître d'appui et de guide est une arme, parfaitement équilibrée, longue de six paumes et demie, ferrée aux deux extrémités. Il saute de terre, lui passe de la main gauche à la main droite, tourne brièvement dans l'air et finit son arc de cercle dans la lèvre supérieure de la soldate en un craquement très net. Le bras se lève en protection trop tard, le nez a pris lui aussi, du sang gicle, il faudra tout à l'heure aller chercher l'incisive descellée, les miettes de la canine. Les deux guerrières les plus proches réagissent aussitôt, il leur a suffi d'un geste pour prendre la mesure de leur adversaire, elles y vont sans retenue, mon Maître pare un premier coup en pivotant à droite, son bâton en rempart, puis un second presque aussitôt après, dans son dos et sans modifier ses appuis : tic ; tac. Et puis chbaf quand il fait repartir la canne en avant pour frapper l'ennemie sous l'oreille au défaut du casque, avec une telle force qu'elle perd connaissance.

« Bouge encore et ta tête reste avec moi. »

Mon Maître a frappé deux adversaires, bloqué la troisième. Mais la dernière, froidement, s'est pendant ce temps glissée au plus près, et le fil de son sabre repose désormais sur sa gorge flasque, sa peau de vieux dindon. La cheffe profite de la pause pour se palper la mâchoire, se rassurer de la sentir encore accrochée, se préoccuper de voir sa main revenir poisseuse de sang.

« Ce n'est pas très malin de ta part, l'infirmes. Nous sommes le bras de l'Archopuissance. T'en prendre à nous, c'est t'en prendre à la Régentine.

– Vous parlez toujours autant ? » demande mon Maître.

La Garde Mauve reste un instant estomaquée.

« Lazario ! »

C'est de moi qu'il s'agit.

J'ai à peine besoin de sortir de ma cachette pour frapper d'un coup sec derrière la jambe à ma portée. La soldate fléchit, la lame menaçant la glotte de mon Maître s'écarte d'un cheveu, il pivote à peine, bascule la guerrière sur son flanc et, d'un brusque

mouvement de rein, l'envoie en travers de son dos pour la projeter au sol, cul en avant. Elle a tout juste le temps de comprendre ce qui lui arrive que la canne lui arrache le sabre des doigts.

Mon maître repart dans l'autre sens, il tourbillonne, un pied, un pied, un pied, sa grande robe autour de lui se gonfle, le bâton en prolongement de ces ellipses de plus en plus rapide, puis le bout ferré vient heurter la garde du dernier sabre encore dressé contre lui avec une telle puissance que la main s'ouvre malgré elle, laissant tomber l'arme comme un couperet, qui se plante dans les lattes avec un grand tremblement.

« Repliez-vous! Repliez-vous! »

La cheffe sort à reculons de la bicoque de mon Maître. Ses subalternes la suivent en tirant avec elle leur collègue évanouie.

« Allons chercher du renfort! Nous reviendrons! Vous ne vous échapperez pas! »

Elles s'en vont.

Elles ne sont plus là.

Je suis à nouveau visible.

Mon Maître souffle et se voûte. Il est fort âgé et en piètre condition physique. Il repose la canne là où il l'avait prise et se rassied en gémissant sur son tabouret.

« Bien. Où en étions-nous ?

– Les pièces sont par terre, Maître.

– Et tu ne te souviens pas de leur position ?

– C'est-à-dire... »

Il prend de mes doigts les pièces que je lui tends et les repose à la bonne place sur le plateau.

« Est-ce que nous ne devrions pas nous enfuir, Maître ? La Garde Mauve va revenir. Nous ne pourrions pas toujours nous en sortir par la violence.

– Tu as certainement raison. Nos affaires sont prêtes ?

– Elles l'ont toujours été.

– Alors nous avons le temps de finir la partie. »

Et c'est vrai. Il ne lui faut que trois coups pour l'emporter.

Ensuite, nous allons chercher les sacs qui contiennent l'essentiel de nos possessions, et nous quittons la pièce en désordre où nous avons passé les six dernières saisons, pour nous aventurer au hasard du dédale qu'est le Quart Bas de Pré aux Oies.

Les gens ne font pas attention à nous : un vieil aveugle et son aide-malade. Comment se douteraient-ils que nous sommes la cause de la grande excitation nocturne dans le quartier, du grand branle-bas des soldats et des espions ?

« Dites-moi, Maître, qui est ce Bavardasse dont elles prétendaient que nous l'avons hébergé ?

– Tu ne le sais pas ?

– Le nom ne m'est pas inconnu, mais j'aimerais que vous m'en disiez plus long.

– La personne qui se fait appeler Bavardasse est une âme libre, poétique et agitée. C'est une menace pour l'Archopuissance, une épine dans le pied de la Régentine, une flamme dans les ténèbres.

– Vous savez de qui il s'agit ? »

Il rit.

« Je ne crois pas que Bavardasse existe, mon petit. »

Et, glissant soudain sur quelque déchet au milieu de la chaussée, il s'agrippe à mon bras pour ne pas choir.

« Heureusement que tu es là », grogne-t-il.

Au-dessus de nous et tout autour, l'ordure et les merveilles du Quart Bas pétillent dans la nuit gavée de vice, de menaces et de promesses.

Mon nom est Lazario, vous dis-je, et voilà comment commence cette histoire.

## 2

### La Corde



**L**E QUART BAS DE PRÉ AUX OIES est comme le fond d'un trop grand sac. C'est là qu'on retrouve tout ce qui un jour s'est perdu, au milieu des miettes et des débris, dans des odeurs étranges de vieux, de renfermé. C'est là qu'aboutit tout ce qui tombe et tout ce qui déchoit, tout ce que la cité oublie. Le Quart Bas, c'est la ville des crassouilles.

Et c'est ma maison, que je n'ai jamais quittée.

Sauf les dix jours que j'ai passés chez les fous, bien sûr.

Le Maître nous conduit dans le Quart Bas comme au hasard et le hasard nous mène en pente descendante, à travers la nuit fumeuse et encombrée, jusqu'à la Drouille.

Tout le monde est dans la rue, cette nuit, dirait-on. Ceux qui turbinent et qui papotent, celles qui boivent et fument au coin des bornes, ceux qui cherchent le bon coup, la fortune, ou bien juste un frisson, l'impression d'être en vie. Le froid anesthésie les sens et le givre patine les surfaces comme une sorte de vernis. On dirait presque que c'est propre, ici. On dirait presque que ça brille. Mon Maître se retient à moi dans les escaliers raides et les rues aux pavés glissants.

Il me fait changer de côté lorsque la chaussée, défoncée par les racines des arbres centenaires, fait des vagues sous ses pieds. Il s'arrête brusquement, fait demi-tour ou nous engouffre dans une ruelle à l'approche de la Rousse.

Mon Maître n'a pas d'yeux dans la tête, mais sait sentir à deux carrefours de distance les patrouilles de la Garde Orange. Les teignes du Palazzo.

« Leurs jambes, qu'ils corrigent.

– Et qu'est-ce qu'il y a en haut des jambes? » qu'on leur demande.

On ne peut pas dire qu'ils soient appréciés, dans le Quart Bas, avec leurs gourdins et leurs tenues d'ocre et de boue. Mais ce n'est pas notre mauvais accueil qui les tiendrait à l'écart. Cette nuit, il en grouille de partout et de partout des mêmes invisibles les sifflent. Mon Maître se contente de les éviter.

Notre course nous échauffe. Nous faisons de petits nuages avec nos bouches.

Et puis, vers la minuit, nous voilà à la Drouille.

Comment vous dire?

La Drouille c'est le fond du fond du sac. Là où ce qui n'a pas été retenu par la toile finit par suinter et s'écouler. C'est le tout à l'égoût, c'est la dernière adresse. La mer de l'Est, domestiquée par d'innombrables digues, s'engouffre entre les darses avec des clapots tristes pour se mêler aux immondices. Il y a des entrepôts en ruine où vivent des êtres indécis. Il y a des oiseaux de mer qui picorent des choses flasques qu'ils ont sans doute tuées. Une lune terne tremble en surplomb des tas d'ordures.

Je crache dans un canal, par superstition.

« Ce ne sont pas des ordures, Lazario. Ce sont des ruines.

– Des ruines?

– Pourquoi tu crois que la ville s'appelle Pré aux Oies? »

À cause du blason, j'ai tout de suite envie de lui répondre. Les deux jars couchés, l'oie aux ailes ouvertes, sur fond de muraille, d'argent et de sinople.

Mais j'ai appris avec lui à retenir ma langue, à ne pas toujours me jeter sur la première explication.

Le coin est très silencieux, très tranquille et très sombre.

Quelque chose clape dans l'eau grasse à main droite.

Le Maître ne dit rien, il hume l'air glacial, comme s'il avait la nostalgie de la puanteur qui peut régner ici pendant les saisons chaudes.

« Parce qu'il y avait un pré? je tente enfin. Un pré avec des oies?

– Exactement. Et, juste ici, il y avait un petit muret moussu, auquel avaient été adossées des cabanes. »

En fait de muret, je ne vois qu'un tombereau d'immondices, à peine ému par les foussements de la vermine qui y a élu domicile.

« La meneuse d'oies qui vivait là louchait très joliment. Comment elle s'appelait, déjà...? »

– C'était en quelle année?

– Oh. »

Les jambes de mon Maître fléchissent soudain, comme si toute force les avait quittées d'un coup.

Je l'aide à s'asseoir.

« Il faut que tu me laisses un instant. Il faut que je reprenne des forces. De toute façon, là où tu vas je ne peux pas te suivre. Tiens. »

Il défait la sangle qui lie son barda aux épaules et me le passe avant de me montrer où je dois me rendre.

Le passage est tout à fait obscur et étroit. Il s'ouvre à fleur d'eau et je ne peux y entrer qu'à quatre pattes, poussant nos affaires devant moi comme un bouchon. Plus je progresse, plus l'ouverture étrécit. Je sens les murs, irrégulièrement maçonnés et couverts d'étranges rugosités, frotter mes épaules, ma tête, mon dos. Je dois forcer sur les sacs eux-mêmes pour qu'ils continuent d'avancer.

Un instant, je crois que mon Maître s'est trompé, que la mémoire lui a fait défaut. Je m'inquiète de devoir faire demi-tour et de lui avouer mon échec. Et puis, soudain, je sens dans la paroi de droite la légère dépression. À tâtons, je palpe la trappe, fais jouer le panneau de bois, révèle la cache attendue. Elle est étroite et basse, mais sèche et propre. J'y tasse avec difficulté les sacs, avant de la refermer, de ressortir à reculons. La place me manque même pour faire demi-tour.



Mon Maître n'a pas bougé. Le cul vissé à un bloc de pierre, le nez au vent, on pourrait croire qu'il scrute la nuit de la Drouille.

Il m'entend approcher et me sourit.

« Jolité, déclare-t-il.

– Comment ?

– La meneuse d'oies. Elle s'appelait Jolité. Elle m'a caché dans cette baraque, le jour où son frère me cherchait partout pour me découper les oreilles. »

Le vieil homme sourit de toute sa face.

Quand je l'ai rencontré chez les fous, c'était exactement le genre d'histoire que la Garde Verte cherchait à lui extorquer. Le genre d'histoire qu'il se refusait de partager avec qui que ce soit, à part moi.

« S'il y a eu un pré ici, ça devait être il y a au moins cent saisons, je tente.

– Oh. Beaucoup beaucoup plus que ça. C'était deux siècles avant la fondation du premier Palazzo.

– Vous ne pouviez pas être né, à cette époque.

– C'est tout à fait exact. Mais ça suffit pour ce soir. Allons dormir. »

Nos affaires sont toutes cachées dans un trou au fin fond de la Drouille. Nous n'avons plus rien sur nous, que nos habits et la canne du vieux.

« Où ça ? On n'a pas un rond pour se payer un lit.

– Qui te parle de lit ? »

Le souvenir des oies l'a manifestement mis de bonne humeur.

« Pas un rond ? La belle affaire. Nous resterons libres. Viens. Je vais te faire goûter à la corde. »

Je découvre ainsi que, dans les recoins de la Drouille, il y a des sortes d'auberges pour les locaux. Ça ressemble à un bout de couloir obscur. On s'y aligne face au mur, et la taulière vous arrime fermement avec une corde, pour vous permettre de vous assoupir debout sans prendre trop de place.

Quand on débarque, le lieu est presque plein, empli de ronflements. Je suis séparé du Maître, chacun glissé sous une corde à sa mesure. Je ne sais pas ce qu'il a négocié en nature pour le paiement de quelques heures de repos.

Au point du jour, les cordes sont déliées.

La chute nous réveille en sursaut.

« Dehors ! » gueule la patronne.

C'est l'aube à peine et j'ai très faim. L'air est plein d'un grésil coupant.

Mon Maître s'appuie de tout son poids sur mon épaule. Il est lourd.

« Comment s'est passée ta nuit ?

– Horrible. Il y avait cette naine à deux places de moi, elle n'arrêtait pas de se tortiller, de faire bouger la corde et je...

– Je te parle des rêves.

– Oh. »

Cela fait des mois qu'il ne m'a pas interrogé là-dessus, qu'il ne m'a plus fait faire d'exercices. Cela fait des mois que j'oublie de me souvenir.

Beaucoup de choses incroyables se sont produites depuis que je suis aux ordres de cet homme, mais le fait que je me sois mis à rêver est sans doute la plus mystérieuse.

« Je commence », dit-il.

Et il me pousse dans le dos pour me forcer à avancer dans cette ruelle déserte de la Drouille, malgré le temps dégueulasse, malgré la faim qui me noue le ventre.

« J'ai rêvé de sept sorcières, dit mon Maître. J'ai rêvé de roses disloquées par l'averse. Et ces roses c'étaient nous. Et l'averse, c'était ce que les sorcières désiraient.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

– Que je me souviens de mon rêve. Toi ?

– Il y avait une montagne. »

Ça me vient en le disant, et je revois alors la montagne de mon rêve, rose et blanche, et le chemin éboulé.

« Il y avait un accident, je crois. Quelqu'un avait glissé. Je me sentais responsable. Je ne sais plus.

– C'est déjà bien. Déjà très bien, Lazario. Sais-tu combien de personnes ont rêvé, la nuit dernière, de tout en haut à tout en bas de Pré aux Oies ? »

Je l'ignore et le lui dis.

« Trois, répond-t-il. En nous comptant toi et moi. »

Mon Maître et moi nous sommes rencontrés dans les Hospices Closes, chez les fous dangereux. Je ne sais pas ce qu'il avait fait pour aboutir là-haut.

La première fois que je l'ai vu, il m'a glacé la moelle dans les os. Ce vieux type aveugle approchait de moi dans le noir du dortoir. La veilleuse était éteinte. Tout le monde dormait. Aucun Garde Vert ne pouvait me surprendre, alors j'ai disparu. Je me suis écarté tout doucement.

Il a bondi sans prévenir. M'a pris par le cou et, à toute force, il m'a plaqué contre le sol.

« Je te vois, a-t-il dit. Je sais qui tu es. Ne fais plus jamais une chose pareille dans cet endroit-là. Si jamais ils te surprenaient, tu n'en sortirais plus. »

Il avait une haleine lourde mais pas désagréable, comme la bouche d'un soupirail, comme un grand baril de pommes sûries.

« Qui êtes-vous ? »

– Tu dois simuler la folie. Il faut qu'ils croient que tu es là pour une vraie raison. Fais comme moi. C'est la seule façon de s'échapper d'ici.

– Mais qui êtes-vous ? j'ai répété.

– Moi ? a répondu cet homme qui allait devenir mon Maître pour les sept années suivantes. Je suis le plus grand héros de tous les temps. »

Nous sommes parvenus à un carrefour sans charme, sans indication. La pluie gelée qui tombe est plus froide que de la neige, on dirait des échardes. Je tremble de tout mon corps.

Soudain, il s'arrête de marcher.

« Qu'est-ce qu'on fiche ici ? » demande mon Maître.

Il se tâte le visage, dérangeant le chiffon qui dissimule ses orbites.

« Et où sont mes yeux ? »

Je lui serre le bras.

« Tout va bien, lui dis-je à mi-voix. Je suis là. On va chercher un endroit où se poser et reprendre nos esprits. Je suis Lazario. Je vais vous aider. Suivez-moi. »

Et je le mène comme je peux, luttant contre ses brusques inquiétudes. Nous remontons dans le Quart Bas, en quête d'une soupe populaire, d'un poêle qui nous accepterait une heure ou deux, de quelqu'un qui pourrait prendre en pitié un gosse et son vieux croûton.

## Le Masque



**CETTE CRISE DE MON MAÎTRE** ne dure pas plus loin que le début de cet après-midi.

Nous sommes calés sur un grand banc, dans le coin le plus sombre d'un temple du Quart Bas. Tassés l'un contre l'autre, on pourrait nous croire en train de nous recueillir, de réfléchir sur nos choix de vie, sur le tragique de toute destinée. Nous profitons surtout de la chaleur qui règne dans la pièce, de la lumière et de l'odeur des grosses bougies de suif noir disposées tout autour du Corps Gisant.

« Lazario ? »

– Oui, Maître.

– Tu veux bien me dire ce qu'on fiche dans une église, toi et moi ? »

Ça fait des heures qu'il n'a pas sorti trois mots cohérents d'affilée. Dans mon soulagement, je ne peux m'empêcher de lui toucher la main.

« Il faisait froid, je réponds. Vous déliriez. Je ne savais pas où aller.

– Et c'est exactement là-dessus qu'ils comptent, oui. »

Mon Maître tousse méchamment, avec comme un bruit de limaille dans les bronches.

« Combien vois-tu de fidèles ? Pour combien de crève-le-froid ? » me demande-t-il ensuite.

Je fais des yeux le tour de la salle, triant rapidement les croyants en prières des mendigots comme nous, venus s'abriter entre quatre murs et un toit.

« Un pour six ou sept, je dirais. Mais le temps dehors est particulièrement mauvais.

– C'est leur culte qui l'est, crache l'aveugle à mes côtés. Qui peut trouver glorieux d'adorer un dieu couché? Un dieu vaincu et brisé de longue date, un dieu dont tout ce qu'on peut faire c'est rappeler les hauts faits? Le culte du Dieu Mort est une foi pour pleurnicheurs, pour peine-à-jouir et boutiquiers de toutes sortes. »

Mon Maître parle de plus en plus fort au fil de sa tirade. Des murmures scandalisés viennent jusqu'à nous. On s'agite sur les bancs à prière. Je vois des fidèles qui se lèvent.

Sans plus tarder, je prends mon Maître sous le bras et le force sur pieds.

Dehors, une lumière crapoteuse filtre à travers trois lourdes couches de nuages. Il fait toujours aussi moche et froid, mais bientôt c'est lui qui me tracte, qui boitille en me tirant, pressé de mettre le plus de distance possible entre nous et le lieu de culte.

« Je ne serai pas tout le temps là, me prévient-il, ponctuant son discours de grands coups de canne dans les pavés disjoints. La maladie d'oubli va me reprendre et risque de te mettre en danger. Il faut que tu évites toute erreur de jugement. Écoute-moi. »

Je suis faible et j'ai froid, je suis perdu, sans ressource dans le Quart Bas du Pré aux Oies, mais la joie de voir mon Maître revenu à la raison me réchauffe et me porte.

J'écoute et je retiens.

« Tout le jour, change de lieu. Toute la nuit, pratique les exercices du rêve. En ce qui concerne les gens, ne fais confiance qu'à tes impressions. En ce qui concerne les choses, ne fais confiance qu'à ta raison. Et si tu te perds, si tu ne sais plus où aller, pars à la recherche du masque.

– Du quoi?

– Du masque. Et décrasse-toi les oreilles, aussi, à l'occasion. »

Cette nuit-là, nous dormons chez une amie de mon Maître, qui travaille comme serpillieuse dans une étuve humide. Elle

nous cache dans un réduit à linge sale, nous enfouit sous des draps mouillés et froids. Mes orteils, gelés par la longue marche, me font souffrir. J'ai le plus grand mal à trouver le sommeil.

Le lendemain, mon Maître refait une crise.

Le jour d'après encore.

La crise suivante dure trois jours et trois nuits d'affilée.

Dans les temps où mon Maître est lucide, il nous emmène de cache en cache, chez des gens qui connaissent des gens. Il boit avec des piratesses, négocie avec des ratiers. Nous mendions notre pitance et notre gîte chez toutes sortes d'étrangers qui semblent, sinon l'apprécier, du moins lui devoir quelque faveur. Partout il a des conversations secrètes, chuchotées, dans lesquelles reviennent des questions de gouvernance, d'empuissantement, de Régentine, de gardes incolores. Le nom qu'on entend le plus souvent dans ces longs palabres, articulé avec des frissons de plaisir et de transgression, est celui de Bavardasse.

Bavardasse était ici hier.

Bavardasse causera demain dans la salle de velours de la Margelle du Lion.

Bavardasse a fait une apparition éclair lors de la réunion mensuelle des Garoteurs d'Adret.

Bavardasse s'est fait serrer par les soldats de la Garde Jaune.

Bavardasse souffre mille morts dans les geôles du Palazzo.

Mon Maître rit.

« Tant que les poissons glissent entre les mailles, les pêcheurs continuent de jeter leurs filets. »

Et c'est vrai que le Quart Bas est empli de flicaille, que partout où nous allons nous échappons de justesse à des contrôles et à des rafles, à des interpellations soudaines en pleine rue. Les gardes brisent des portes, vident par la fenêtre les meubles des logis qu'ils retournent. Ils questionnent abruptement, ils menacent, ils rossent.

« C'est après vous qu'ils en ont ? je demande à mon Maître.



– Pas vraiment. »

Je sais que je ne devrais pas l’interroger, mais ses temps de lucidité sont de plus en plus courts.

« Il faut que vous m’expliquiez, Maître.

– Ils ne savent pas ce qu’ils cherchent, mais ils pensent pouvoir le découvrir grâce à moi.

– Et ils ont raison ?

– Sans doute. Je résiste très mal à la torture. »

Les jours suivants sont durs. Je n’ai nulle part où aller. Le vieillard que j’escorte reste plongé dans la stupeur. Il parle avec les chiens errants, il insulte les passants. Il oublie de baisser son pantalon pour se soulager. Il pue.

Le Quart Bas est plein de gens comme nous, mais ce n’est pas pour autant un lieu qui les accepte. Je n’arrive plus à nous obtenir le moindre abri, la moindre parcelle de nourriture. Je pense aux affaires que j’ai cachées dans la Drouille, aux trésors de mon Maître.

Le vent est pénétrant. La nuit polaire.

Je ne comprends pas pourquoi nous nous sommes dépouillés de tous nos biens.

Je suis épuisé, mais si nous nous arrêtons de marcher, nous allons geler sur place.

Pas de lune. Pas d’étoiles.

Pré aux Oies dort et nous, nous clopinons.

Soudain, l’obscurité se troue d’une dizaine de halos blancs, éclats blafards des lanternes à feu froid. C’est une patrouille de la Garde Orange. Ils sont ivres, se passent une grosse outre à demi-pleine, jouent avec leurs lames tortes.

« Hé! Toi! »

Il n’y a personne d’autre sur le quai.

Celui qui vient d’aboyer vers nous est le plus gros : les mouvements de sa lampe lui dessinent une tête de mort d’ombre et de peau blême.

« Pas un geste. »

Mon Maître s'est figé. Il tremble sur ses jambes. Il siffle entre ses dents.

Sans m'en rendre compte, je me suis éloigné d'un pas.

« File. »

J'ai l'impression que le vieux me parle, mais ce n'est pas possible. Il n'a rien articulé de sensé depuis l'avant-veille.

« File! » répète-t-il sans bouger les lèvres.

Je traverse le quai, me glisse derrière une borne.

« Hé! L'ancêtre! Amène donc ta sale bobine dans la lumière. »

Ce n'est qu'une fois dans l'ombre que je me rends compte que j'ai disparu. Je ne l'ai pas senti. Les gars de la Rousse ne savent même pas que j'étais là.

Mon Maître les laisse venir.

Ils sont neuf. Ils sont jeunes et saouls. Ils ne se doutent de rien.

« C'est lui! » piaille le gros en levant haut sa loupote.

Puis, comme s'il se réveillait juste, comme s'il se souvenait à l'instant de quelque chose d'important :

« Méfiez-vous de sa c... »

Le vieillard courbé s'est redressé. D'un coup, il semble immense. Les lanternes lui font autant d'ombres : une étoile étirée sur les pavés du quai.

La canne, entre ses doigts, s'est mise à tourner follement.

Le bois frappe. Rebondit. Frappe à nouveau.

Un garde veut embrocher mon Maître à la gorge, mais il a déjà plongé et la lame tranche le vide. Jambe d'appui en pivot, il fauche de l'autre les pieds de ses adversaires. Se redresse pour esquiver un nouveau coup, bascule en arrière, fracasse le bout ferré de son arme sur le crâne nu d'un sournois qui l'attaque dans le dos.

Les gros bras ne sont plus si sûrs d'eux. Les coups sur le coco les ont fait dessaouler. La canne frappe comme une averse de grêle. Ceux qui le peuvent encore se mettent hors de portée.

Ils sont cinq ou six valides, à faire cercle autour de leur adversaire.

Campé sur ses jambes, arme à l'horizontale entre ses deux mains, mon Maître attend, attentif au moindre son, au moindre mouvement de l'air. Une goutte de sang point à sa narine.

Mon cœur bat fort à mes oreilles.

Le gros garde grimace, révélant des dents brunâtres.

Les lames tortes dessinent autant de croissants, autant de petites lunes pâles et mortelles dans la nuit.

Coudes écartés, genoux fléchis, mon Maître lève lentement son bâton.

« Il suffit », fait une voix à quelques pas de moi.

Je sursaute.

Une silhouette se détache, subtilités de noir, à l'entrée de la ruelle.

« Repose cet outil, le vieux. Et vous, mes dogues, rengainez vos armes. La traque est terminée. »

Chacun des mots pénètre l'air, découpe le froid et rentre dans mon crâne qu'il fait vibrer. Je n'ai ni canne, ni épée, la voix ne s'adresse pas à moi et, pourtant, j'ai envie de lui obéir.

C'est un son de pouvoir.

C'est de la magie.

Les lames tortes regagnent leurs fourreaux. Mon Maître abaisse sa canne. Les Gardes sont piteux. Une bordée de soudards enserrant un vieillard cacochyme.

Le cercle de lumière révèle le personnage qui y pénètre en une seule enjambée. Long, fin, dépassant tout le monde d'une bonne tête, ses cheveux lâchés, noirs et raides, lui descendent jusqu'au milieu du dos. De hautes bottes de cuir sapin, des culottes, un chapeau de feutre et un manteau vert bouteille aux pans tombants dénoncent son appartenance.

La Garde Verte.

La Tête du Palazzo.

« Tu nous as fait courir, vieil homme », dit l'Inquisitrice de son timbre normal.

Puis, usant des intonations froides de sa voix de pouvoir :

« Lâche cette arme et suis-moi. »

Je sens mon Maître qui lutte, il hésite.

La canne tombe au sol avec un bruit sinistre. Il se voûte.

On dirait soudain qu'il a mille ans. On dirait soudain qu'il pleure.

L'Inquisitrice claque des doigts et s'éloigne, et voilà qu'il la suit, boitillant derrière comme un vieux chien malade.

Il tourne la tête au moment de passer devant moi et un instant j'ai l'impression qu'il me voit, qu'il a des yeux dans les orbites, qu'il n'est pas mon Maître aveugle, et sans proférer un son, ses lèvres articulent :

« Le masque. »

Ils sont partis.

Les gardes oranges grommellent. Ils relèvent ceux de leurs qui sont tombés, soutiennent ceux qui sont brisés. Ils se soignent à coups de rasades bues à même leur outre et pestent sur les sorcières des puissances.

L'un d'eux ramasse la canne puis entame une chanson de caserne, un truc sale et triste, qu'ils reprennent en s'éloignant.

Leurs voix s'éteignent dans l'obscurité de Pré aux Oies.

Un chat hurle quelque part.

Me voici seul.

Retrouvez vite la suite des  
aventures de Lazzario



À partir du 29 août dans vos  
librairies préférées